



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 23, n° 8, Octobre 2022
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.14808>

Irréductible littérature ?

Irreducible literature ?

Coralie Cabu



La littérature sans condition, sous la direction de Isabelle Alfandary, Lormont : Le bord de l'eau, coll. « Documents », 2020, 306 p., EAN 9782356877185.

fabula
LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE

Pour citer cet article

Coralie Cabu, « Irréductible littérature ? », Acta fabula, vol. 23, n° 8, Notes de lecture, Octobre 2022, URL : <https://www.fabula.org/revue/document14808.php>, article mis en ligne le 02 Octobre 2022, consulté le 26 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.14808

Coralie Cabu, « Irréductible littérature ? »

Résumé - À l'heure où la littérature et les études qui lui sont consacrées subiraient, dit-on, plus que jamais un éclatement et une crise profonde, ces disciplines ont-elles encore du sens ? Au vu de la diversité des formes et expériences qu'elles englobent, en ont-elles même jamais eu, et dans ce cas sous quelles conditions ? À moins que ce ne soit dans ces conditions que l'on s'obstine à lui imposer que réside le fond du problème : pourrait-on dès lors envisager la possibilité d'une littérature profondément inconditionnelle, au sens où l'entendait Derrida ? C'est précisément cette question qu'aborde *La littérature sans condition* à travers une diversité de propositions. De la revendication de l'exceptionnalité de la chose littéraire, nécessairement inconditionnelle, au constat de la prégnance d'un certain nombre de conditions, voire de leur nécessité (en ce compris au sein des études littéraires), la problématique est explorée sous différents aspects au sein de nombreux cas d'étude.

Mots-clés - Inconditionnalité, Institutions littéraires, Littérature, Philosophie

Coralie Cabu, « Irreducible literature ? »

Summary - At a time when literature and the studies devoted to it are said to be undergoing a splintering and a deep crisis, do these disciplines still make sense? Given the diversity of forms and experiences they encompass, have they ever made sense, and if so, under what conditions? Unless it is in these conditions, which we insist on imposing on them, that the root of the problem lies: could we then consider the possibility of a profoundly unconditional literature, in the sense that Derrida intended? It is precisely this question that *La littérature sans condition* addresses through a variety of proposals. From the claim of the exceptionality of the literary thing, necessarily unconditional, to the observation of the prevalence of a certain number of conditions, even of their necessity (including within literary studies), the problematic is explored under different aspects within numerous case studies.

Keywords - Inconditionality, Literary Institutions, Literature, Philosophy

Irréductible littérature ?

Irreducible literature ?

Coralie Cabu

Quand il est question de littérature, au moins deux institutions viennent à l'esprit : la littérature en tant que telle et les études littéraires comme discipline à même de tenir un discours scientifique — autrement dit, d'apporter des réponses sur celle-ci (Weber, « La littérature sans condition...mais avec *des conditions* », p. 51-59)¹. Pour autant, l'une et l'autre traverseraient aujourd'hui une crise : tandis que des voix s'élèvent depuis de nombreuses années dénonçant le déclin voire la mort annoncée de la littérature, mettant tantôt en cause une démocratie horizontale, tantôt un mouvement de déculturation générale trouvant son origine dans l'impératif de rentabilité qui s'est immiscé dans le monde de la culture, les chaires de sciences humaines et de littérature en particulier subissent un large mouvement de recul (baisse du nombre d'étudiants, fermeture des chaires et départements, réduction des financements, perte de prestige, etc.). Et, alors qu'on s'attendrait à une réaction de rassemblement sous l'étendard de la littérature, la discipline semble plus éclatée que jamais, au point que ses fondements mêmes se voient interrogés et remis en question de toutes parts en raison, selon Isabelle Alfandary, des « pratiques hétérogènes [et] des expériences de lectures irréductibles » qu'elle recouvre et, plus fondamentalement, de l'« instabilité de sa définition, [de] la non-identité de l'objet "littérature" à lui-même, [ainsi que de] sa résistance passive à tout devenir-objet » (p. 5).

En réaction à ce contexte tendu, *La littérature sans condition*, ouvrage rassemblant sous la direction de cette dernière les actes du colloque du même nom organisé en juin 2019 à l'université Sorbonne-Nouvelle, se propose d'interroger la possibilité et le désir d'une approche des textes littéraires qui ne les assujettisse à aucune finalité ni à aucun point de vue, c'est-à-dire « sans condition » au sens où Derrida l'entend quand il invoque « L'université sans condition » lors d'une conférence prononcée à Stanford en 1998. Car c'est bien l'influence de la pensée du philosophe qui plane de façon revendiquée sur cet ouvrage (sa pensée sert notamment de point de départ à la contribution d'Alfandary, « Fiction et devenir d'une phrase », p. 61-71) qui,

¹ Culler en identifie également une troisième, l'édition, dans « L'institution du narrateur », p. 247-257, dont il ne sera pas plus question dans l'ouvrage, que dans ce compte rendu.

rappelant les liens unissant littérature et philosophie depuis l'Antiquité, adopte une approche de la question à la croisée des disciplines, néanmoins largement marquée du sceau de la philosophie. Y sont rassemblées pêle-mêle les participations d'écrivains, de psychanalystes ainsi que de spécialistes issus — entre autres — de la littérature (française, allemande, anglaise, américaine), de la philosophie et des études de genre. Cette volonté d'hétérogénéité du propos se manifeste jusque dans la diversité des approches proposées (« de l'essai littéraire à l'essai critique en passant par l'explication de textes », p. 9) et du corpus interrogé, qui trouve à s'inscrire dans une diversité d'époques (de la Renaissance à aujourd'hui) et d'horizons, comme pour « écarter, du moins provisoirement [...], toutes les questions qu'on pourrait appeler [...] circonstanciées » de façon à mieux « réfléchir à l'inconditionnalité de la littérature » (Amfreville, « L'absence, condition de la littérature », p. 215-225).

Pour autant, au sein d'un livre qui, problématisant sa thématique à partir de la situation de perte des études littéraires et de la question de la validité de la discipline aujourd'hui, aboutit à un questionnement sur « l'hypothèse et le statut d'exception d'une littérature sans condition entendue comme puissance d'impouvoir et d'indétermination » (p. 9), l'ambiguïté de départ en ce qui concerne l'institution sur laquelle porte le questionnement, couplée à la volonté de diversité des propositions, expliquent la coexistence de trois types d'interventions. C'est pourquoi, plutôt que de rendre compte — de façon bien trop brève — de chacune des contributions de l'ouvrage, nous n'en présenterons qu'une par catégorie d'intervention, comme une ouverture vers les nombreuses propositions présentées dans *La littérature sans condition*.

L'exception littéraire

La question du « sans condition » abordée par l'ouvrage a été l'occasion, pour un premier ensemble de contributions, de réaffirmer la force d'exception de la littérature, que ce soit dans la lignée d'une croyance — héritée du formalisme — en la pureté de la littérature, dont découle son rapport particulier à la vérité (idée qui traverse diverses propositions : Nesme, « L'Escroc à la confiance », p. 97-110 ; Gil, « La littérature parle une autre langue que la nôtre », p. 163-174 ; Wajsbrot, « Un objet non identifié », p. 289-300) ou dans une tradition plus largement philosophique, à l'image de la pensée blanchotienne de la littérature. En effet, Maurice Blanchot n'a-t-il pas été de ceux qui en ont le mieux incarné l'inconditionnalité ? Plusieurs essais en sont d'ailleurs inspirés de façon plus ou moins forte : que ce soit « Virginia Woolf, *Les Vagues* : phrase pour seul pas » (p. 85-96) où la réflexion de Chantal Delourme sur l'écrivaine britannique entre en

résonnance avec certains concepts de l'auteur, « *L'incondition* de la littérature selon Maurice Blanchot » (p. 151-162) de Gisèle Berkman, sur lequel nous reviendrons plus amplement, ou « *Nescio Vos* : La littérature entre savoir et non-savoir » (p. 175-186) de Jean-Michel Rabaté, qui propose une lecture d'*Au moment voulu*. Le volume s'ouvre d'ailleurs sur un texte de l'un des principaux commentateurs de l'auteur, Jean-Luc Nancy, dont la contribution, « Ce que je suis en train de t'écrire, serait-ce derrière la pensée ? » (p. 11-17), prend la forme d'un « dialogue avec *Água viva* de Clarice Lispector » (p. 11).

Alors même qu'elle constate une omniprésence de l'écriture — et par conséquent aussi de la lecture — aujourd'hui, Berkman déclare qu'il n'est plus envisageable de « renvoyer » au terme « littérature » « comme au support d'une expérience possible » (p. 151). Car, si elle admet que les individus lisent plus que jamais, la commentatrice estime qu'ils n'ont, pour autant, plus accès à l'expérience littéraire, indissociable de ce que Maurice Blanchot désignait comme l'écriture de nuit. À une époque où les singularités ont pris le pas sur l'Absolu romantique allemand — le seul vrai romantisme pour Blanchot, dont la théorie serait largement contenue dans *La Lucinde* à en croire l'étude que Susan Bernstein lui consacre (« *La Lucinde* de Friedrich Schlegel et L'Absolu Littéraire », p. 111-124) —, une forme de souveraineté de l'auteur dans les lettres semble s'être installée au détriment de la littérature inconditionnelle, suggérant un passage d'une approche du littéraire à une autre au fil du temps². Néanmoins, selon Berkman, il serait réducteur de considérer ce passage comme un simple processus historique dans la mesure où « persiste, au cœur de toute langue d'écrivain, un reste inadmissible, un ombilic comme eût dit Freud, une part délibérément *autre* » au sein de laquelle réside l'inconditionné capable de résister à la souveraineté, un « absolu non souverain » (p. 152-153).

Blanchot n'a eu de cesse au fil de sa vie de penser cet impouvoir de la littérature envisagée comme nécessairement délogée de la souveraineté qui lui est ordinairement associée, et de le pousser à l'extrême en affirmant l'impouvoir originel de celle-ci, toujours moins qu'elle-même, immanquablement décevante. « [T]els sont les traits de la littérature telle que Blanchot la conçoit [...] dans *Le Livre à venir* : "La nudité obscure d'une parole nulle et étrangère" ». Faisant retour sur la pensée de ce dernier de façon nécessairement fragmentaire — mais le fragment n'est-il pas représentatif de l'auteur ? —, Berkman se propose de contribuer à la réflexion de l'ouvrage en « esquiss[ant] les linéaments » (p. 154) de l'approche blanchotienne de la littérature telle que présentée dans *Le Livre à venir* et *L'Entretien infini*.

² Jean Maurel considère quant à lui, dans « Démon du *Démos*. L'impératif allégorique », que « la littérature [...] a ce génie de manœuvrer ses auteurs, de *s'augmenter* de leur noms mais en dénonçant dans le même geste l'autosuffisance du Verbe qui veut se faire prendre pour le Réel » (p. 278).

Dès *Le Livre à venir*, la souveraineté semble effectivement être le surplus dont il faut se défaire pour atteindre l'inconditionné qui se trouve en-deçà, la véritable littérature au sens de Blanchot. En ce sens, il se penche notamment sur la Modernité, ce moment anhistorique au sein duquel dialoguent les œuvres d'artistes, résonnant avec les « gauchers » qu'évoque Calle-Gruber (« Se rendre à la littérature. À feu pensant à merveille », p. 19-32), qui — à l'image de Mallarmé en littérature ou de Cézanne en peinture — ont fait geste vers « la neutralité impersonnelle³ » caractéristique du lieu sans lieu de l'impouvoir. Berkman note cependant à propos de cette évolution de la pensée de Blanchot que « ce que l'on perd en souveraineté, on le retrouve sur le plan de l'antériorité, [...] une antériorité en quelque sorte absolue » (p. 157) qui caractérise la durée propre à ce moment, de sorte que cette approche se situe sur un fil en tension entre le rejet de la sacralité et une certaine forme du mythique. Ainsi, plus Blanchot tend vers le neutre, affirmant plus vigoureusement encore l'impouvoir de la littérature, dans *L'Entretien infini*, par la neutralisation progressive de « toutes les déterminations assignées à la littérature » (p. 158), plus le caractère mythique de celle-ci resurgit avec insistance.

S'étant beaucoup intéressé au Romantisme allemand, Blanchot y repère les germes non exploités du désœuvrement, car ce que celui-ci contenait en lui, c'était « le régime encore à venir d'une littérature collective, anonyme, déliée par conséquent de l'imposition du nom d'auteur » (p. 160), et crée ainsi la *Revue Internationale*. L'échec de ce projet marque le passage à l'écriture fragmentaire qui, comme le « choral des voix mortes remémorées », appelle « l'illégitime écriture de l'avenir » (p. 161), inconditionnellement sans limites, comme l'a montré Berkman, même si cela aura impliqué de pousser la littérature au bord des siennes.

Conditionner l'inconditionnel

Les interventions du premier type, comme autant de « "Halte-là" pour contrer [l]es conditionnements » (Michaud, « Lire dans la nuit », p. 33-49), ont posé le sans condition de la littérature comme « archi-condition de sa vie et de sa survie » (Goldschmit, « La vie nouvelle dans le *Decameron* de Boccaccio. Feinte rhétorique pour une renaissance littéraire », p. 125-137). Paradoxalement, un deuxième type de contribution envisage cette inconditionnalité, et dans une certaine mesure la littérature, comme nécessairement conditionnée. Ainsi, que l'on estime comme Richard Pédot dans sa contribution (« Le fil de l'araignée ou l'inconditionnel poétique : Emily Dickinson », p. 73-84) que seul le poétique « [né] du conflit incertain entre prose et poésie ou le suscit[ant] » (p. 83) est véritablement inconditionnel, ou

³ La citation du *Livre à venir* de Blanchot est citée p. 156.

qu'on oppose à ce dernier, à la suite de Jean-Michel Ganteau « l'inconditionnalité romanesque », dont « le débordement [par rapport au genre] [...] constitue une des modalités essentielles » (« L'irresponsable responsabilité de la littérature », p. 201-213), les essais relevant de cette catégorie tendent à rappeler que l'« on trouve toujours de quoi conditionner ce qui se donnait comme inconditionnel » (Porée, « Pas sans nuance : à propos de David Herbert Lawrence », p. 139-150).

Partant du cas d'un primo-roman accueilli à la façon d'un OVNI littéraire, comme s'il avait pu voir le jour à partir d'un rien originel (ni inspiration, ni formation, etc.), Porée rappelle à la façon d'une évidence que « [l]a littérature sans condition ne signifie pas la création ex-nihilo, sauf à prendre les vessies pour des lanternes » (p. 140). Mettant immédiatement son propos à l'épreuve, il choisit l'écrivain qui, par excellence, semble avoir surgi à partir du rien, Arthur Rimbaud. Car, alors même que la « fulgurante trajectoire [de celui-ci] collectionne les "sans" privatifs et/ou inconditionnels » (p. 140), cette figure apparaît comme conditionnée sur la base de la lecture particulière qu'en propose Pierre Michon dans son *Rimbaud, le fils*. La transposant à l'auteur britannique David Herbert Lawrence, Porée pose ces deux écrivains qui, plus que tout, ont voulu incarner inconditionnellement la poésie (pour le premier) ou le roman (pour le second) comme des figures conditionnées par la mère qu'il leur fallait apaiser en eux-mêmes. L'inconditionnel littéraire apparaît à ce titre conditionné, bien que « [c]haque écrivain·e [...] demeure une exception à soi-même comme aux autres » (p. 141).

Il existe évidemment d'autres formes de conditionnalité de la littérature — néanmoins très peu présente dans l'ouvrage —, à commencer par les conditions d'existence sociales qui lui sont attachées en fonction des contextes, des époques, des croyances, des conventions, ou encore des lois (Laurent Milesi se penche sur cette limite à l'inconditionnalité de la littérature dans « Conditionnalité singulière de la littérature », p. 259-271). Ainsi, comme le rappelle Porée, à l'isolement auquel contraint souvent l'exercice d'écriture, s'ajoute dans de nombreux cas l'isolement auquel la société contraint l'écrivain : « [o]stracisme, persécution, mise au ban, haine — on ne compte plus les écrivains chassés de la Cité, enfermés, censurés, traduits en justice ou réduits au silence et à l'isolement » (p. 142). Les motifs de cette mise à l'écart du corps social peuvent être de natures diverses, à l'image du cas de Lawrence, isolé parce que ses écrits jugés comme obscènes ont été autant de matériaux conducteurs de ses idées, autant de données qui ont bousculé les univers bien trop installés des lecteurs.

Mais au-delà de ces conditions indéniables — paraissant se limiter à l'extérieur des textes pour Porée — la mise en récit, elle, semble par nature être en mesure de ne souffrir d'aucune condition. Cela serait tout particulièrement le cas du roman, pour Lawrence, qui se présente comme « le seul vrai lieu où le lien unissant l'homme à

son environnement se donne à redéfinir, à remodeler ou à retisser » (p. 147). Cette inconditionnalité du roman trouverait à s'expliquer, selon Porée, par le fait qu'il serait le lieu spécifique (« à contrario de la philosophie, de la religion et de la science ») de la recherche d'un « centre d'équilibre [...] se donnant comme résolument instable » (p. 147), d'un équilibre qui, inconditionnellement, réclame la nuance. « De là cette conclusion toute provisoire, aussi peu, ou aussi fortement, assertive que possible : littérature sans condition, mais pas sans nuance » (p. 149).

Les études littéraires aujourd'hui : modalités

Le dernier type d'intervention concerne, cette fois, non plus l'institution de la littérature, mais la deuxième grande institution en la matière, les études littéraires. Pour les interventions relevant de cette orientation, il s'agit avant tout d'en interroger les fonctions et les missions dans le contexte d'aujourd'hui. Parmi celles-ci, nous avons choisi de nous pencher sur la contribution d'Anne Emmanuelle Berger, « Malaise dans la lecture » (p. 227-246), dont le titre ne manque pas d'évoquer la controverse concernant la présence de *L'Oaristys* de Chénier au programme du concours de l'agrégation en Lettres et de la lettre ouverte qui s'en est suivie.

Ayant fait retour sur le passage de la littérature à l'écriture, synonyme de « l'émancipation et de l'affirmation de la discipline littéraire » (p. 229), durant la période moderne (post-Baudelaire) et sur l'élévation de la lecture au rang de contre-écriture à la faveur des réflexions de Sartre, Barthes et Derrida, ainsi que sur « l'anneau de *Moebius* » (p. 231) formé par ces pratiques au même moment, Berger conclut que, si aujourd'hui l'enseignement de la littérature connaît un vif recul, c'est que la lecture dans son acception moderne — d'autres pratiques de lecture sont à l'inverse pérennes — l'est aussi. En rapport direct avec ce mouvement, la chercheuse note la prégnance d'un malaise au sein des études littéraires, qui aurait pour origine le « sentiment d'abandon ou de trahison [...] de l'ensemble des protocoles de lecture élaborés au cours du xx^e siècle » (p. 231) : rejet, en France, du structuralisme et, plus largement, des approches formalistes « desséchant[e]s⁴ » de l'enseignement qui font du texte une entité indépendante arrachée à tout contexte, et mise à l'écart, aux États-Unis, des grandes écoles de lecture au nom d'une « certaine modestie de la lecture » (p. 234) qui consisterait à faire de la littérature une manifestation culturelle parmi d'autres.

⁴ La citation est issue du livre d'Hélène Merlin-Kajman, *L'animal ensorcelé. Traumatismes, littérature, transitionnalité* (Paris, L'Arléthèque, 2016), cité p. 231.

Parmi les tendances actuelles mettant, selon elle, la lecture en péril, Berger choisit de tout particulièrement se pencher sur la pratique du *trigger warning*. Cette pratique, dans un premier temps volontaire, devenue obligatoire dans les universités américaines, consiste à avertir les étudiants avant que ne soit abordée une œuvre dont le contenu pourrait conduire à la remémoration de souvenirs traumatisants de façon à ce qu'ils puissent s'arranger pour ne pas être présents — le droit de (ne pas) tout dire proclamé par Derrida ayant pour pendant le droit de ne pas tout entendre, selon Hélène Merlin-Kajman qui pose néanmoins l'approche transitionnelle comme alternative au *trigger warning* qu'elle juge injustifié (« Les conditions de la littérature », p. 187-200). Pour autant, le risque en serait, outre de simplifier à l'extrême le processus de remémoration du trauma, d'automatiquement marquer l'interprétation du texte du sceau de la violence, en orientant ainsi la lecture et en niant l'équivocité propre au langage littéraire et au travail mené par l'auteur sur celui-ci. C'est pourquoi Berger oppose au choix de ne pas lire la nécessité de « bien lire », affirmant la capacité qu'a la littérature de faire naître la compassion autrement et, plus encore, de « prend[re] soin de la blessure » en chacun (p. 245).

À l'issue de l'ouvrage, reste le regret de n'avoir croisé qu'un nombre très limité de propositions envisageant la littérature sous condition, notamment dans un héritage bourdieusien, en dépit de la place qu'occupe encore cette position au sein de l'étude de la littérature aujourd'hui. Globalement, malgré une belle promesse d'interdisciplinarité, les discours relevant directement de la discipline semblent sous-représentés en faveur de ceux émanant de la philosophie, avec pour résultat une intéressante constellation de contributions reliées par ce fil commun autour de laquelle orbitent uniquement quelques satellites plus isolés.

PLAN

- [L'exception littéraire](#)
- [Conditionner l'inconditionnel](#)
- [Les études littéraires aujourd'hui : modalités](#)

AUTEUR

Coralie Cabu

[Voir ses autres contributions](#)

coralie.cabu@unamur.be